

Le réel s'en fout¹

Le réel s'en fout, de tout ce que nous en pensons, à écrire comme on veut avec un e ou un a. C'est bien pourquoi nous nous en occupons sans cesse ou plutôt pourquoi il ne cesse pas de ne pas nous lâcher, de nous affecter, pauvres êtres humains que nous sommes. Il ne nous veut rien, ni bien ni mal, nous lui sommes tout simplement indifférents, il existe, c'est tout, il est inexorable, indifférent, froid ou brûlant, muet, et à lui, il ne manque rien.

Nous aurons beau prier, hurler, écrire, peindre, chanter, danser, faire et inventer tout ce qu'on veut, et même prendre les jambes à notre cou, le réel s'en fout. *Requiem, miserere, lacrymosa*, c'est ce que nous chantons sur tous les tons, même si nous chantons faux. La partition est certes bien plus belle écrite par Mozart ou Verdi, mais ce n'est pas donné à tout le monde. Et le réel n'est pas un « Dieu obscur » qui exigerait prière et sacrifice, même si la « monstrueuse capture » qu'il engendre a des effets réels.

En effet à nous de nous débrouiller comme nous le pouvons avec les effets qu'il produit sur nous, sur notre corps et sur ce qu'on appelle notre monde : seule notre propre mort mettra un point final réel à notre histoire avec lui, le réel. Cependant ce point final particulier n'empêchera pas qu'entretemps nous aurons passé la faute à la génération suivante, chacun à la mesure de la façon, hélas toujours plus ou moins gravement fautive, dont il aura pu ou su se débrouiller avec ce foutu réel.

À vrai dire, je pourrais m'en tenir là, mais comme j'ai accepté de parler dans cette soirée d'enseignement, dit d'accueil, dans notre École de psychanalyse qui s'est mise sous l'égide de Sigmund Freud, et que Lacan donne au psychanalyste la tâche de contrer le réel – tâche qui nous mène, et pas tout droit, à l'impossible –, je vais essayer de prendre – à ma donc fautive façon – cette énigme qu'est et restera le réel par quelques bouts.

Du réel Lacan dit qu'il l'a inventé et que c'est sa réponse symptomatique à la découverte de Freud, que ça s'est imposé à lui : « C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte – et à supposer que cette découverte soit vraie – qu'on peut dire que le Réel est ma réponse symptomatique. Mais la réduire à être symptomatique n'est évidemment

¹ Intervention dans le cadre de l'Enseignement d'accueil de l'EpSF du 30 mai 2018.

pas rien. La réduire à être symptomatique, c'est aussi réduire toute invention au sinthome². »

Il dit cela en avril 1976 – c'est dire que pour inventer, il faut pas mal de travail, s'être pas mal cassé la tête auparavant – et du réel il avait déjà beaucoup parlé. Certes sa conception du réel a évolué au cours de son enseignement, mais je ne vais pas ici refaire tout le parcours. Je tenterai simplement de dire ce que je peux en dire dans le temps de cette soirée.

« Où vas-tu ? » demande l'un. « À Cracovie », est la réponse. « Eh vois quel menteur tu es », s'emporte l'autre. Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est que tu veux que je croie que tu vas à Lemberg. Mais maintenant je sais que tu vas effectivement (*wirklich*) à Cracovie. Alors pourquoi mens-tu ? » C'est le dernier *Witz*, la dernière histoire juive, que Freud utilise à la fin du chapitre III de son texte sur le mot d'esprit, *Les tendances du mot d'esprit*, et qu'il classe à part de tous les autres et nomme *skeptisch*, mot d'esprit sceptique. Ce procédé utilise le « contresens » (*Widersinn*), dit-il dans son commentaire sur cette histoire aux allures absurdes – on pourrait même traduire *Widersinn* par non-sens. Quand on dit la vérité, on ment et on dit la vérité avec un mensonge, telle est l'affirmation non contredite du premier personnage. Mais ajoute Freud le contenu plus sérieux de cette histoire concerne la question de la vérité (*Wahrheit*) et met le doigt sur « l'incertitude d'un de nos concepts les plus courants ». Elle attaque, écorne la certitude, la garantie « de notre connaissance (*Erkenntnis*), d'un de nos biens spéculatifs³. »

La réalité n'est-elle pas, comme la vérité, un de ces concepts les plus courants ? Freud n'a-t-il pas érigé la réalité en principe de fonctionnement du psychisme aux prises avec la réalité dite extérieure ? Rien que cette petite question fait apparaître deux réalités, un pluriel qui vient barrer le La de la réalité.

D'ailleurs ne faisons-nous pas presque quotidiennement l'expérience que ce que nous considérons à un instant donné comme une réalité en est une toute différente pour un autre, voire pour nous-même l'instant d'après. Qui n'a vu un jour entrer dans son bureau un être accablé, courbé sous le poids d'une certaine réalité et en ressortir quelques instants après léger et

² J. Lacan, *Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, p. 132.

³ S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), Gallimard, Paris, 1988, pp. 218-219.

souriant ? Un mot, une présence y suffisent parfois. Suffisent à quoi ? On pourrait dire à déplacer la réalité de la soit disant réalité, lui donner un autre air, un autre tour. Car l'inverse peut aussi se produire : vous entrez triomphant et fort guilleret et vous ressortez vacillant, voire pris de vertige. Alors qu'est-ce donc qu'une réalité qui peut ainsi changer d'air, prendre un autre tour, raconter autre chose ?

Lacan, au bout du parcours que donc nous ne referons pas, donne une réponse : la réalité – et même la science – est un fantasme⁴. En 1953, dans la conférence *Le symbolique, l'imaginaire et le réel*, il dit que S, I, et R sont « bien les registres essentiels de la réalité humaine », registres qu'il nouera à la fin de son enseignement en nœud borroméen, à 3 ou à 4 ronds.

Freud lui-même, au début de son travail, s'était laissé prendre à cette mouvante réalité, prenant pour réalité ce qui est réalité psychique : « Avant d'entrer plus avant dans l'appréciation de la sexualité infantile, il faut que je mentionne une erreur à laquelle j'ai succombé pendant un certain temps, et qui faillit avoir des répercussions désastreuses sur tout mon travail. Sous la pression de mon procédé technique d'alors, la plupart de mes patients reproduisaient des scènes de leur enfance, qui avaient pour contenu la séduction sexuelle par un adulte. Chez les personnes du sexe féminin, le rôle du séducteur était toujours attribué au père. J'ajoutai foi à ces récits et en conclus que j'avais trouvé en ces expériences de séduction sexuelle de l'enfance les sources de la névrose ultérieure. Quelques cas, dans lesquels de telles relations au père, à l'oncle ou au frère aîné s'étaient poursuivies jusqu'aux années de remémoration certaine, me renforcèrent dans ma croyance [je souligne]. Si quelqu'un allait hocher la tête en me soupçonnant de crédulité, je ne pourrais pas lui donner tout à fait tort ; mais je ferais valoir que c'était l'époque où je faisais délibérément violence à mon sens critique, afin de rester impartial et réceptif aux nombreuses nouveautés qui se présentaient à moi tous les jours. Mais lorsque je fus contraint de reconnaître par la suite que ces scènes de séduction n'avaient jamais eu lieu, qu'elles n'étaient que des fantasmes forgés par mes patients, et que je leur avais peut-être imposés moi-même, je restai pendant un certain temps perplexe. Ma confiance en ma technique ainsi qu'en ses résultats essuya un rude coup ; n'avais-je pas en effet contenu ces scènes par une voie technique que j'estimais correcte, et *leur contenu n'était-il pas dans une relation évidente avec les symptômes* [je souligne] dont était partie mon investigation ? Lorsque je me fus ainsi ressaisi, je tirai de mon

⁴ J. Lacan, *Le moment de conclure*, non publié, 15 novembre 1977.

expérience les conclusions correctes, à savoir que les symptômes névrotiques ne se rattachaient pas directement à des expériences réellement vécues, mais à des fantasmes de désir, et que, pour la névrose, *la réalité psychique importait plus que la réalité matérielle* [je souligne]. Je ne crois toujours pas aujourd'hui que j'aie imposé des fantasmes de séduction à mes patients, que je leur aie "suggérés". Je m'étais trouvé là confronté pour la première fois au complexe d'œdipe, qui devait prendre par la suite une signification prépondérante, mais que je ne distinguais pas encore sous un travestissement aussi fantasmatique⁵. »

Notons ici que Lacan a indiqué que le 4^e rond pouvait prendre le nom de « réalité psychique », nécessaire à Freud pour nouer les trois autres.

Rude coup, dit Freud, mais sacré coup qui donnera toute sa place au fantasme, notre petite fenêtre sur le « monde », fantasme qui raconte notre histoire de sujet avec l'objet – et donc avec l'Autre. Il sert de soutien au désir et contient et règle notre jouissance. C'est lui aussi qui falsifie tous nos souvenirs, même les plus précoces de notre vie, même ceux pour lesquels on mettrait – imprudemment – sa main au feu, ainsi que le démontre le texte de Freud sur les souvenirs-écrans.

Et pour provoquante que puisse paraître la remarque de Lacan sur la science, il me semble que l'histoire des sciences et celle des religions peut nous en montrer la justesse. N'a-t-on pas cru longtemps que la terre était plate, et de plus centre de l'univers ? Skype, par exemple, n'était-il pas, au temps de ma jeunesse, pure science-fiction ?

Où il s'avère que fantasme, fiction et réalité ont bien quelques liens avec le réel, qui n'en continue pas moins à s'en foutre... de nous, ces épiphénomènes que nous sommes au regard de l'immensité de cet encore insondable univers, paraît-il en expansion, entrelacé de matière noire et percé de trous noirs et gloutons dont nous parle la science. Épiphénomènes et de surcroît incurables, du langage.

Incurables, en effet, nous savons depuis toujours que nous le sommes et c'est bien pourquoi nous avons recours au fantasme pour justement faire écran à ce réel qu'est le sans-recours de notre condition, Freud l'a nommé

⁵ S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Gallimard, Folio essais, Paris, 1989, pp. 57-59. Voir aussi la lettre à Fliess 139, du 21 septembre 1897, PUF, édition complète, Paris, 2006, pp. 334-337.

Hilflosigkeit. C'est la basse continue, la basse obstinée qui insiste et répète le même motif tout au long de notre partition. Mais « Il ne faut pas désespérer Billancourt », disait-on, la phrase serait de Sartre, du temps où l'expression « les masses prolétariennes » avait encore cours.

Alors il faut bien conter des histoires, se les raconter pour supporter ça, n'est-ce pas, ce qu'on appelle notre vie ? Et ces histoires, cela va du fantasme individuel au mythe, que ce soit au pluriel des mythes des diverses mythologies, ou au singulier du mythe divin monothéiste, en passant par les contes et légendes, mais aussi et surtout par les histoires d'amour.

Chacun sait que toutes ces histoires portent en elles un poids de discorde : l'Olympe bruissait de disputes, trahisons, jalousies et vengeances de toutes sortes, la Bible charrie pas mal de guerres et de cadavres, quant aux histoires d'amour, fussent-elles de pur amour, faut-il insister, elles n'ont rien d'un long fleuve tranquille. Et, justement, c'est ce poids de discorde qui peut nous ouvrir au réel.

Ainsi ces histoires – nous dirons ces fantasmes – ont-elles une fonction paradoxale : nous permettre de faire écran au réel, de le border et de nous y donner accès. Cet accès est ouvert par les mots, les signifiants qui de ces histoires font l'armature, par le symbolique donc – mais pas sans l'imaginaire puisque le corps est concerné.

Mais les signifiants ne sont pas toujours des anges, annonciateurs d'alliance ou de descendance, ils peuvent être fantômes, de n'avoir pas été prononcés au bon moment, ou pire encore ils peuvent tuer. L'histoire et l'actualité du monde et de nos divans nous en fournissent tous les jours la preuve.

Ainsi telle jeune femme, ravagée, à en souhaiter mourir, par une histoire d'amour, ouvre les volets d'une fenêtre de la maison où sa détresse a trouvé refuge : le paysage qui s'offre alors lui arrache ce cri « Que c'est beau ! », et à sa surprise – je souligne la surprise – cette beauté, vue par elle comme telle, vient presque instantanément recouvrir d'un voile le trou où elle se croyait tombée. L'objet a, ici habillé en regard, l'en a, par la magie d'une image, en quelque sorte sortie, et a servi au sujet d'escabeau à reprendre souffle de vie et un peu d'estime de soi. En somme, elle refaisait là inversement le chemin du poète : « Car le beau n'est que le commencement du terrible, ce que tout juste nous pouvons supporter et

nous l'admirons tant parce qu'il dédaigne de nous détruire », écrit Rilke dans la première Élégie de Duino.

On pourrait aussi penser que ce cri arraché – cette voix, fût-elle la sienne – portant des signifiants, a mobilisé du symbolique et épongé ainsi un peu de la jouissance mortifère. D'où sa surprise, alors qu'en ce moment où l'amour ne voilait plus la solitude et le non-sens fondamental de la vie et que l'Autre ne répondait pas à son appel, le réel – jouissance mortifère – la submergeait.

Bien entendu, pour que la formule lacanienne du fantasme $\$ \langle \rangle$ a dans ce petit exemple fonctionne, il a bien fallu que soient mis en jeu les rapports particuliers de cette jeune femme avec l'objet, avec les traces des premières inscriptions signifiantes, avec l'inconscient donc, en somme avec sa vérité à elle⁶.

Le réel ne parle pas, mais il dit la vérité, avance Lacan.

Mais qu'est-ce que la vérité, quand un pot de fleurs vous tombe soudain sur la tête, qu'une bombe tombe sur une maison, qu'un être aimé meurt, qu'on vous découvre une maladie incurable ? La vérité, c'est que ça fait un trou, un « traumatisme », dira Lacan, équivoquant avec traumatisme. Autour de ce trou se déchaînent les tempêtes de l'angoisse provoquées par un trop inabsorbable par notre psychisme – un trop en plus ou un trop en moins, c'est selon. Ne nous écrivons-nous pas souvent alors « Oh, non, mais c'est pas vrai ! », bien que nous sachions fort bien que cela l'est et que l'angoisse qui affecte notre corps nous le dit ? N'est-ce pas dans le champ d'intersection entre le Réel et l'Imaginaire que Lacan situe l'angoisse au bord du vrai trou où est tapie la Jouissance de l'Autre ? Et quand la douleur, qu'elle soit morale ou physique, est trop intense, la désorganisation, l'affolement – on pourrait dire venus de l'extime – qu'elle provoque, laisse des traces qui peuvent être indélébiles et qui peuvent aussi rester indéchiffrables.

Le malheureux hasard, par exemple la mauvaise rencontre avec le pot de fleurs – mais il y en a parfois d'heureux, et alors à la bonne heure de la bonne rencontre ! – la guerre, la mort sont des figures du réel. Ce ne sont pas les seules.

⁶ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie*, Collection Scripta, Érès, Toulouse, 2011, p. 147.

Le parcours de LOM, comme l'écrit Lacan dans *Joyce le Symptôme*⁷, alias le parlêtre, alias le « trumain » est semé d'embûches qui toutes sont, d'une certaine façon, reliées par le mot castration.

Première embûche : la dépendance, du cri qu'il pousse en respirant pour la première fois l'air étranger – autrement dit, le traumatisme de la naissance – au cri qu'il retient « Ô vieille ennemie », en passant par les délicieux enfers de la sexualité, en somme d'un Autre à l'autre, pour reprendre ce si juste titre du séminaire de Lacan.

De cet Autre il recevra un trait unaire pour son identification et la teneur de son Idéal et les aléas d'un miroir pour y forger une image, forgerie complexe porteuse « de cette possibilité toujours ouverte au sujet d'un auto-brisement, d'un auto-déchirement, d'une auto-morsure devant ce qui est à la fois lui et un autre », dit Lacan dans son séminaire sur le transfert⁸. Car les miroirs ont des trous, Rilke l'écrit dans le troisième Sonnet à Orphée – mais Lacan aussi l'indique dans le schéma optique –, il y a des zones, selon l'orientation des regards, qui échappent aussi bien au Symbolique qu'à l'Imaginaire. Et de ces trous peuvent sortir des hallucinations : ce qui est refusé dans le symbolique, reparaît dans le Réel et se déchaîne dans l'Imaginaire.

Ainsi LOM est-il une marionnette des signifiants, doté d'un corps – deuxième embûche – qu'il croit avoir et être avec lequel il entretient des rapports conflictuels, que ce soit avec son image ou avec ce trou qu'est l'intérieur de ce corps qui lui envoie parfois des signaux bizarres ou déroutants, parle à sa place et dit à son insu ce qu'il ne sait pas. « Ah ! si je pouvais être débarrassée de ce corps et vous le laisser là ! », s'écria un jour une analysante qui trouvait fort inconfortables les inconscientes manigances d'un désir dont elle ne voulait rien savoir, et qui via des mots entendus et à elle adressés prenaient son corps comme terrain de jeu. Mais ces signaux bizarres peuvent aussi prendre le nom de maladies plus ou moins graves, parfois dites auto-immunes.

De plus – troisième embûche –, comme toute espèce vivante sur cette terre, il est censé se reproduire – bien que certains ne le fassent pas – c'est dire que le « mystère du corps parlant » se fait encore plus opaque. « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de

⁷ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », *Autres Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 565 et suivantes.

⁸ J. Lacan, *Le Transfert*, Seuil, Paris, 1991, p. 410 (chapitre « Le Grand I et le petit a »).

l'inconscient », dit Lacan dans *Encore*⁹. Les avatars de la procréation assistée (mais aussi ce qui disent les divans) indiqueraient que l'inconscient est un excellent anticonceptionnel aussi bien qu'un pousse-au-désir d'enfant. Pour LOM en effet pas d'instinct, langage oblige, cette complication qui fait que pour lui *il n'y a pas* pas de mode d'emploi tout fait. La pulsion est grammaire et passe, n'étant que représentée, par les signifiants.

Un philosophe des sciences du vivant, Philippe Huneman¹⁰, invité récemment dans le cadre de ces soirées sur le Réel, nous disait que les gènes – dans cette histoire de reproduction du vivant – n'avaient aucune intention, ils font simplement leur boulot de gène et vont là où les conditions sont les plus propices pour le faire. Traduction : le Réel s'en fout et nous courons derrière pour lui arracher un savoir, qui recule à chaque nouvelle avancée, ce qu'on appelle les progrès de la science, avancée qui peut être une façon bénéfique de le contrer ce Réel mais aussi lui fournir de terribles armes. Par exemple, les avancées de la médecine sauvent, contrent le Réel de la maladie et reculent l'heure de la mort, les bombes et autres inventions de ce type tuent.

En somme dans le Réel, ça marche et ça ne marche pas, ça marche et ça se met en travers : cette apparente contradiction – qu'on retrouve dans les énoncés de Lacan sur le Réel – fait certainement partie de ses tours¹¹.

Pour LOM, vivant sexué et parlant, doté d'un inconscient – dans l'état actuel de nos connaissances sur les autres espèces qui ont apparemment d'autres méthodes de communication – les choses sont fort complexes, à commencer par le complexe dit d'Œdipe par Freud. Pour LOM, le réel, c'est qu'*il n'y a pas*, phallus oblige et parce qu'il y a l'objet a, de rapport sexuel. Lacan a beaucoup équivoqué sur ce *n'y a pas*. Et pour que ça marche, c'est-à-dire pour que copulation et éventuellement procréation il y ait, il n'y a pas moyen d'échapper à la castration, ou plutôt d'échapper au consentement à la castration, car d'elle, de toute façon il n'y a aucune pitié à attendre.

⁹ J. Lacan, *Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 118.

¹⁰ Cf son article dans ce même numéro, p. 67.

¹¹ Voir à ce propos le texte de François Balmès, « Le Réel, est-ce que ça marche ? », in *L'insistance du Réel*, Collection Scripta, Érès, Toulouse, 2006, p. 115.

On peut toujours rêver, c'est le cas de le dire, car dans les rêves le Réel pointe son nez.

Une autre jeune femme, en difficulté avec ce qu'elle appelle « sa féminité » et ses relations avec son mari, raconte le rêve suivant : « Elle est allongée sur un lit et constate avec effroi que ses deux pieds sont collés, soudés l'un à l'autre, formant une sorte de moignon allongé, ses tentatives répétées de les décoller pour pouvoir bouger restent vaines puis soudain elle voit qu'ils commencent à se séparer et à former comme une sorte de vulve où elle distingue comme une sorte de cavité, de trou. » Elle se réveille alors bouleversée, horrifiée, traumatisée et ajoute que ce rêve l'a poursuivie plusieurs jours, en somme jusqu'à ce qu'elle le raconte sur le lit du divan.

Freud avait déjà, il y a longtemps, cerné le Réel dans le rêve : il l'a nommé « ombilic », point nœud opaque, indéchiffrable qui reste irréductible. Les rêves traumatiques aussi lui ont donné un accès au Réel.

Alors que peut faire LOM confronté au Réel ? Eh bien, il fabrique un symptôme qui est sa réponse à cette confrontation. Et si ce symptôme est trop pénible, si par exemple il lui semble être une victime répétée du destin comme l'énonce Freud dans le chapitre sur la répétition de son texte *Au-delà du principe de plaisir*, il peut venir en parler à un psychanalyste, auquel il va attribuer d'emblée un savoir, même s'il est conscient que le psychanalyste ne sait encore rien de lui, du moins au début de la cure. Et comme l'amour, dicit Lacan, s'adresse au savoir, il l'aimera, ce qui à la fois favorisera et desservira l'avancée de la cure, ainsi que Freud l'indique dans ses écrits techniques. Et le psychanalyste n'aura que l'équivoque pour contrer ce réel par le réel qu'est l'inconscient, pour dénouer par la parole ce qui a été noué par la parole. Où il s'avère à nouveau que, dans le réel, ça ne marche pas et ça marche, ça se met en travers et ça fait marcher.

D'autres, les artistes, ne se contenteront pas de la réponse du symptôme pour se débrouiller avec le réel, il leur faut appeler, non pas la sorcière métapsychologique mais celle que Freud a nommée « sublimation » et qu'il a rangée dans les modes de défense contre la pulsion, une défense qui n'a pas besoin du refoulement pour remplir son rôle. Et là l'opacité ne se dissipe guère. D'autant qu'artiste ou pas, il y a le trou insondable du refoulement originaire.

L'écriture étant une sublimation, écoutons ce que Proust, par exemple, nous dit dans le *Temps retrouvé*. J'ai choisi le texte de Proust, mais bien d'autres auteurs auraient pu être et ont été cités, Joyce, Duras, V. Woolf, Conrad, Bataille. Chacun de nous entre en résonance particulière avec le style de tel ou tel écrivain et donc le choisit pour s'expliquer avec lui, pour éclairer ce qu'il ne saisit que difficilement ou partiellement, parce que les mots lui manquent – et que les mots lui manquent, ça aussi, c'est aussi du réel. Le symbolique ne peut pas tout. Et c'est en parcourant les chemins de son impuissance avec les moyens qu'il, le symbolique, nous offre qu'on peut s'approcher de l'impossible.

« La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature ; cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que leur intelligence ne les a pas "développés" ¹². »

La passion de l'ignorance, chez beaucoup d'humains, fait qu'ils restent encombrés de fantasmes restés à l'état de négatifs. Lacan ne nous dit-il pas que dans l'analyse il s'agit de voir ce qui nous encombre. Rester collé à une certaine jouissance, contenue par les fantasmes, peut, d'une certaine façon, donner un sens à la vie, puisque le sens, dixit Lacan, est « la copulation du langage (l'inconscient) avec notre propre corps ¹³ ». Il avait, juste avant, distingué le sens de l'orientation et dit que « l'orientation du réel, dans mon territoire à moi, forclôt le sens ¹⁴. »

Poursuivons la lecture de ce passage du *Temps retrouvé* : « Notre vie, et aussi la vie des autres ; car le style pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. »

¹² M. Proust, « Le temps retrouvé », *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, Paris, 1954, Tome III, p. 895.

¹³ J. Lacan, *Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 122.

¹⁴ *Ibid.*, p. 121.

Autrement dit, pour Proust, l'art permet la révélation d'une différence qualitative qui, sans lui, resterait le secret de chacun, car celle-ci, la différence, n'est pas accessible par des moyens directs et conscients. Alors via l'inconscient, qui n'est pas seulement le refoulé ?

Cette différence serait-ce quelque chose comme « la différence absolue » dont parle Lacan à la fin du séminaire XI, « [...] celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de se l'assujettir¹⁵ [...] », et qui est ce que le désir de l'analyste cherche à obtenir ?

Pourrait-on ainsi penser que la différence entre un névrosé « incapable de sublimation¹⁶ » selon Lacan et l'artiste, voire le psychanalyste – non pas la personne qui peut bien être affligée de symptômes et réellement ne pas avoir la vie facile, mais celui qui a créé une œuvre ou pour le psychanalyste chez qui loge le désir du psychanalyste – serait que l'artiste et le psychanalyste auraient, par des cheminements propres à chacun, atteint, cerné « un trognon¹⁷ » de réel ?

Ces deux derniers ont en commun l'usage, on pourrait dire le bon usage du fantasme, qui selon Lacan est la seule entrée pour le sujet dans le réel¹⁸. L'un créant une œuvre, donc une réalité nouvelle, à partir de son fantasme, l'autre ayant effeuillé, déjoué, « déjoué » le sien au long cours de son analyse, si bien que de sa jouissance il aura un certain savoir qu'il devra mettre « en réserve » pour pouvoir et savoir s'en servir.

Quoi de plus secret, en effet, que ce fantasme, si difficile à avouer puisqu'il couvre une jouissance incestueuse et donc interdite, qu'il porte ce temps, où le sujet est l'objet, temps réel de l'incorporation du père que Lacan fait équivaloir au S1, au Nom-du-Père et au Phallus et de la marque du trait unaire sur cette surface d'inscription qu'est le corps, première marque de la différence, première barre en quelque sorte.

Temps qui peut être retrouvé dans l'analyse, mais aussi, avec d'autres moyens, par Proust, comme l'indique le titre du dernier chapitre de son œuvre majeure. Oserais-je lui donner un titre à ma (fautive) façon ? Alors ce pourrait-être : *À la recherche de l'objet perdu*.

¹⁵ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, staferla ; la version du Seuil, p. 248, indique « de s'y assujettir ».

¹⁶ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p. 354.

¹⁷ J. Lacan, *Le Sinthome*, op. cit., p. 123.

¹⁸ J. Lacan, « La logique du fantasme, Compte-rendu du séminaire 1966-1967 », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 326.

Après tout, ces retrouvailles avec l'objet, avec ce « trognon » réel du fantasme ne sont possibles qu'au prix du franchissement d'un interdit, d'une « révélation » au sens photographique du terme pour reprendre les termes de Proust. Plonger le négatif dans le « révélateur » qu'est l'écriture est un acte qui noue le réel au symbolique et fixe l'imaginaire. Pour mémoire, celle d'avant la photo numérique, cette opération se fait dans le noir.

Dans le noir et dans la surprise : « « Mais c'est quelque fois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver ; on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir, et elle s'ouvre¹⁹. »

Au moment où cette porte inattendue s'ouvre, le narrateur, vieilli, malade, solitaire se trouve dans un état proche de la déréliction : « [...] J'avais la preuve que je n'étais plus bon à rien, que la littérature ne pouvait plus me causer aucune joie, soit par ma faute, étant trop peu doué, soit par la sienne, si elle était en effet moins chargée de réalité que je n'avais cru²⁰. » C'est un moment d'urgence quasi vitale, de hâte, après ce long temps pour comprendre, temps qu'il dépliera dans son œuvre majeure qui finit par le début.

Alors comment la littérature retrouve-t-elle pour lui son poids de « réalité », nous dirions ici de réel ? Eh bien, c'est par les traces de jouissance laissées par des expériences passées soudain éclairées par de fortuites perceptions présentes : le goût de la madeleine, le trébuchement sur un pavement inégal, le bruit d'une cuillère sur une tasse, le toucher d'une serviette de table empesée, etc., qui font surgir des images de souvenir visuelles, olfactives, sonores et orales.

Le goût de la madeleine, il avait ajourné autrefois d'en rechercher les causes profondes. « Mais, cette fois, j'étais bien décidé à ne pas me résigner à ignorer pourquoi²¹ [...] ». Moment de certitude anticipée, dans ce moment de télescopage du passé et du présent, ça s'est décidé et les

¹⁹ M. Proust, « Le temps retrouvé », *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, Paris, 1954, Tome III, p. 866.

²⁰ *Ibid.*, pp. 865-66.

²¹ *Ibid.*, p. 867.

doutes qui l'assaillaient l'instant d'avant quant à l'avenir, quant à la littérature « se trouvaient levés comme par enchantement²². »

Cette décision est passage à l'acte, à l'acte d'écrire, car ce moment, « quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux », avait, dit-il, « ajouté aux rêves de l'imagination », « permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser – le temps d'un éclair – ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur », et avait fait renaître son être²³.

Toutes ces perceptions, ajoute-t-il, « [...] leur premier caractère était que je n'étais pas libre de les choisir, qu'elles m'étaient données telles quelles. Et je sentais que ce devait être la griffe de leur authenticité. Je n'avais pas été chercher les deux pavés inégaux de la cour où j'avais buté²⁴ ». L'évocation de ces pavés inégaux qui se trouvaient là inertes et indifférents, n'est-ce pas une façon de dire que le réel s'en fout, on bute dessus, on n'est pas libre de choisir, ça peut faire mal, mais ça peut aussi ramener ces traces de jouissances qui font, dit Proust, « que nous sentons la joie du réel retrouvé ». Le fortuit, l'inévitable de la rencontre avec ces sensations, contrôle, dit-il, la vérité du passé ressuscité, la vérité de tout le tableau, tableau qu'il avait quelques pages auparavant qualifié de trompe-l'œil fugitif.

Mais il ne suffit pas de constater que ça s'est écrit « dans le livre intérieur de signes inconnus », encore faut-il les lire ces signes. « [...] Il fallait tâcher d'interpréter les sensations [...] c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel. Or, ce moyen qui me paraissait le seul, qu'était-ce autre chose que faire une œuvre d'art²⁵ ? »

Et Proust nous dit que pour cette lecture, cette conversion, cette traduction « personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous²⁶ ».

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 872.

²⁴ *Ibid.*, p. 879.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

Ainsi l'écriture et la lecture et /ou la lecture (traduction) et l'écriture sont façons d'avoir accès au réel. « En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même²⁷. »

Ce fugitif moment d'éveil, est, remarque Proust, « Une minute affranchie de l'ordre du temps », et elle « [...] a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps ». Et pour celui-là, ajoute-t-il, « [...] on comprend que le mot " mort " n'a pas de sens pour lui ; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir²⁸ ? ».

Serait-ce cette minute hors temps qui s'écrit, se peint, se chante, se sculpte et, des siècles et des siècles après, continue de s'écrire et parvient à nous émouvoir, à faire résonner, à émouvoir le réel en nous ? Ce réel, qui même s'il s'en fout, est de structure.

²⁷ *Ibid.*, p. 911.

²⁸ *Ibid.*, p. 873.